Hector Malot

« Séduction »

Roman suivi d’une postface signée de M. Jules Levallois, parue dans la *Revue Bleue*, le 30 septembre 1893.

Ce roman met en lumière le regard que le romancier porte sur la condition féminine face aux mœurs rigides de son temps. L’héroïne, Hélène Marguerite, une toute jeune femme dont le père, principal de collège, meurt prématurément, se retrouve dans une grande pauvreté. Formée pour exercer le métier d’institutrice et douée d’une grande intelligence, elle doit se battre pour trouver du travail tout en tenant tête aux pressions et à l’ignoble chantage que des hommes de pouvoir (aristocrates, gens affiliés à l’église catholique, politiques, fonctionnaires) exercent à tour de rôle sur elles, lui faisant miroiter une situation assurée si elle consent à combler leur autorité, leurs caprices ou leurs fantasmes de « mâles ».

Dans ce roman hautement représentatif de l’état d’esprit de son auteur, on ressent l’extrême compassion de Malot pour la « cause féminine » dans une société où la femme est traitée avec condescendance, en subalterne de l’homme et en systématique objet de désir dès qu’elle est douée de charme. L’auteur se situe résolument aux cotés de son héroïne, comme s’il avait lui-même éprouvé les déboires dont elle est constamment victime. On ressent une réelle empathie entre Hélène et Malot, homme dont l’éthique paraît sans compromis avec les travers d’une époque encore bien peu amène vis-à-vis de la condition féminine. On n’aurait guère de peine à le prouver en lisant certains textes contemporains de la date de sortie du roman, y compris dans la sphère prétendument « sérieuse ».

Voici, pour exemple, deux extraits qui résument assez bien le regard plein de compréhension d’Hector Malot :

C’était donc un fils que je voulais, continua M. Marguerite, j’espérais le faire travailler avec moi, lui apprendre ce que je sais, l’élever en camarade et en ami. A cette époque, je ne voyais que cela dans la paternité, qui est un sentiment assez faible et très confus tant qu’on ne l’a pas exercé. Ce fut cette enfant qui m’apprit qu’il y avait autre chose. J’avais vu des gens rester en admiration devant le sourire d’un enfant, et cela, je l’avoue, m’avait paru assez ridicule ; mais quand je reçus à mon tour dans mes yeux le sourire de cette petite, ce fut plus que de l’admiration que j’éprouvai, un attendrissement profond, un mélange de joie orgueilleuse et d’espérance confiante. Il me sembla que l’avenir était assuré et que, quoi qu’il arrivât, tant que j’aurais ma fille, je ne pourrais pas être entièrement malheureux.

 p. 25

A la page 107 , confrontée au comte Prétavoine, qui lui propose un poste, Hélène se sent outragée quand elle constate les allusions un peu trop appuyées à un projet de mariage dont il a eu, par indiscrétion, écho :

Elle resta un moment étouffée par la confusion : la première fois, ç’avait été un examen physique qu’il lui avait fait subir ; maintenant c’était un examen moral, et non moins troublant, non moins gênant pour elle.

Dans la société de la fin du XIXe siècle – mais le phénomène se prolongera bien au-delà – on voit bien que c’est l’homme seul qui, s’appuyant sur des règles un peu trop lourdement établies et relayées par les usages, décide de ce que doit être la vie et le bonheur d’une femme. CQFD.

 Luis PORQUET

 Mars 2019